

Supplément au SOP n° 227, avril 1998

**RENOUER AVEC L'ESPRIT DE NOUVEAUTE
DANS L'EGLISE**

LE SENS DE LA PAROISSE

Communication présentée
aux Journées orthodoxes du Sud-Ouest
par Olivier CLEMENT,
professeur à l'Institut de théologie orthodoxe
Saint-Serge de Paris

(Bordeaux, 21-22 février 1998)

Document 227.A

RENOUER AVEC L'ESPRIT DE NOUVEAUTE DANS L'EGLISE

LE SENS DE LA PAROISSE

La paroisse comme communauté eucharistique

La communauté ecclésiale la plus concrète, la plus évidente, pour tous les chrétiens, et les chrétiens orthodoxes en particulier, c'est la paroisse. J'aborderai ce sujet sous trois angles : d'abord la paroisse comme communauté eucharistique ; ensuite la paroisse dans la communion ecclésiale la plus vaste ; et, enfin, le devoir d'ouvrir et d'intérioriser la paroisse.

Ce que je vais dire de la paroisse, on pourrait le dire de l'Eglise tout entière. Elle est le corps du Christ, le temple du Saint-Esprit. Elle nous fait participer à la vie trinitaire. Dans la paroisse, par la célébration eucharistique, les fidèles, peut-être juxtaposés au départ, sont intégrés dans le corps du Christ. La liturgie eucharistique est ainsi l'acte paroissial fondamental. Saint Paul dit que les fidèles sont littéralement incorporés au Christ, consanguins au Christ, une seule plante avec lui, l'Evangile lui-même évoque l'image du cep et des sarments. Au fond, si nous avons besoin de l'Église, c'est bien pour trouver dans sa profondeur, à travers l'eucharistie, la puissance de la résurrection, la puissance d'une vie plus forte que la mort. C'est pourquoi on a pu dire que l'Eglise était un lieu pour renaître.

La langue de la liturgie

De cela résultent plusieurs conséquences. Tout d'abord la nécessité d'équilibrer dans la vie d'une paroisse – j'emploierai des mots latins, car cela permet de faire un jeu de mots – *lumen* et *numen* : *lumen*, “la lumière de l'intelligence, de l'intelligibilité”, *numen*, “le mystère”. A l'Eglise orthodoxe cela pose le problème des langues liturgiques. Notre situation est, j'y reviendrai, difficile, avec des aspects ambigus. Nous sommes pris entre une ecclésiologie qui serait eucharistique et une ecclésiologie qui serait ethnique, plus liée à la nation. C'est le mystère, qu'on peut interpréter sur plusieurs points, de l'exil et du Royaume.

Etre exilé du Royaume, en marche vers le Royaume, mais quel exil ? Ce peut être dans les deux sens : d'une part la *xenetia*, comme disent les moines, à savoir une expérience proprement spirituelle qui veut que nous soyons dans ce monde, mais sans être de ce monde ; d'autre part, pour certains d'entre nous, l'exil de la mère-patrie et le fait d'en retrouver la langue, la saveur, la présence, dans la paroisse. Il y a un entremêlement des deux qu'on ne peut pas facilement dénouer, et il ne faut pas juger trop vite. Il faut discerner, en ce qui concerne la langue liturgique, selon les présences, selon l'existence selon les moments.

Il est certain que, dans la province française, étant donné souvent l'extrême dispersion des orthodoxes, ces derniers, dans la même paroisse, seront souvent d'origines multiples et seront donc contents d'entendre parfois du grec et parfois du slavon. Mais il est bien certain qu'une évolution ne peut pas ne pas se faire vers l'usage de la langue qui est commune à tous et qui est la langue française. Ce premier problème, d'ailleurs, suscite des difficultés énormes dans les vieux pays orthodoxes, en particulier en Russie, où les tentatives pour russifier discrètement le slavon sont très mal accueillies par une majorité conservatrice. C'est un petit peu la querelle qui a eu lieu dans le monde catholique au moment du concile Vatican II : fallait-il garder, fallait-il abandonner l'usage du latin ?

La fréquence de la communion

Un autre problème concerne la fréquence de la communion. Dans l'Eglise ancienne, normalement, le dimanche était le jour eucharistique. La symbolique la plus ancienne du temps n'est pas celle du cycle de l'année avec la Noël, Pâques, Pentecôte, mais celle du cycle de la semaine. La semaine où le dimanche est à la fois le premier et le huitième jour, alpha et oméga, rappel du Paradis et de la condition paradisiaque ; du Paradis perdu et retrouvé dans l'oméga. Le dimanche est déjà anticipation de la seconde venue du Christ, que nous pouvons pressentir dans la célébration de l'eucharistie.

Par ailleurs, dans l'Eglise ancienne, il n'y avait pas un système de confession auriculaire auprès d'un prêtre. Il n'y avait pour les fidèles qu'une seule possibilité, la pénitence publique, qui était très rare et qui se faisait uniquement dans trois cas : le meurtre, l'adultère et l'apostasie. Ensuite, à partir de la période où l'Eglise va être reconnue par l'Etat et peu à peu devenir une Eglise d'Etat, s'est instauré un système de pénitence tarifée. En même temps, se développait la vie monastique et on commençait à pratiquer l'ouverture du cœur au père spirituel. Au cours de l'histoire, il y eut des tensions et des interférences entre ces deux pratiques et finalement seul le prêtre put administrer le sacrement de la réconciliation. Mais nous trouvons des textes, par exemple des textes des 6e-10e siècles, où on dit qu'il existe un charisme chez certains pères spirituels, qui est le charisme de la remise des péchés, et cela n'était pas lié au sacerdoce.

Puis sont venues la période proprement byzantine, la période médiévale, la période moderne avec une sorte de sur-sacralisation du sacré qu'il fallait aussi protéger, à un moment où tout le monde entrait dans l'Eglise parce que l'empereur ainsi que les hauts fonctionnaires étaient devenus chrétiens et que si l'on voulait être bien vu, mieux valait entrer dans l'Église. Alors il a fallu protéger le sacré et de la même façon le sur-sacraliser. On a développé, dès lors, la peur devant le sacré, la communion est devenue très rare, en Occident comme en Orient (Jeanne d'Arc communiait trois fois par an), de sorte que l'on fait mentir le texte même de la liturgie quand le prêtre arrive avec le calice et qu'il appelle à la communion et que personne ne communie. C'est se moquer un peu du texte sous prétexte de sacralisation. Les gestes originels ont été réservés au clergé, par exemple le baiser de paix, ou encore recevoir le pain consacré dans la main et boire au calice ; pour les autres, les choses ont changé et c'est devenu la communion administrée – quand communion il y a – avec une cuiller. En même temps l'accent a été mis sur la nécessité d'une très longue préparation. Aussi les gens communiaient-ils très peu, car il fallait être digne de la communion.

Aujourd'hui, l'influence du mouvement eucharistique catholique joue, avec d'ailleurs un risque inverse qui pourrait être celui d'une extrême banalisation, mais aussi en réponse à un besoin profond et spontané qui correspond à l'écroulement justement des Eglises

d'Etat et des chrétientés traditionnelles, en Russie, dans les fraternités, au Mont-Athos même où une bonne partie des moines communie deux ou trois fois par semaine maintenant. Dans les mouvements de renouveau, ça a commencé par exemple dans le patriarcat d'Antioche avec le MJO, le Mouvement de la jeunesse orthodoxe, et un petit peu dans nos paroisses ici, en France, en Occident en général. D'où, une toute autre approche du sacrement de pénitence. Il n'y a plus nécessité d'une longue préparation, d'un jeûne de plusieurs jours avant d'oser s'approcher de la communion qui peut être donnée, par exemple, une fois par mois ou, à ceux qui le souhaitent, tous les dimanches, ce qui est véritablement la pratique ancienne, la pratique originelle.

Sur cela se greffe le problème de la catéchèse, car la catéchèse doit faire découvrir aux enfants et aux fidèles la parole de Dieu. On peut jouer sur le mot : la Parole s'est livrée hors du Livre, et elle s'est faite pour nous le corps et le sang de la Parole incarnée ; c'est pourquoi la catéchèse doit être une initiation à la liturgie, une initiation à l'eucharistie et à la prière. Saint Irénée, qui était un Asiate de langue grecque venu à Lyon, écrivait : "Notre façon de penser s'accorde avec l'eucharistie et l'eucharistie la confirme".

Je mentionne ici un autre petit problème, pas si petit que ça d'ailleurs, celui de la soi-disant impureté de la femme. Ce sont là de vieilles prescriptions qui ont été réanimées à partir du 8e-9e siècles, prescriptions issues du Lévitique ou du Deutéronome, et de magie beaucoup plus archaïque, avec une sorte d'horreur du sang, et qui tombent en désuétude. Encore faut-il quelquefois accélérer cette désuétude et, par exemple, ne plus tellement hésiter à faire entrer les petites filles nouvellement baptisées, dans un rite d'introduction à l'Eglise, les faire entrer derrière l'iconostase.

L'invocation au Saint-Esprit, prière de la communauté ecclésiale

Le Père a deux mains, disait encore Irénée de Lyon, le Christ et son Esprit. Le Christ est une existence dans l'Esprit Saint, il se manifeste dans l'Esprit Saint. L'Eglise ne possède pas magiquement son Seigneur, elle le demande, le reçoit et l'accueille dans une attitude d'imploration. Ceci s'appelle tout simplement l'épiclese. L'épiclese, c'est la prière d'imploration qui est au cœur de la célébration eucharistique, où le prêtre, au nom du peuple tout entier, demande au Père d'envoyer son Esprit Saint "sur nous et sur les dons que voici", c'est-à-dire le pain et le vin, pour les intégrer au corps et au sang du Christ et intégrer par là même, toute l'assemblée au corps et au sang du Christ. Originellement donc, le prêtre rassemble dans l'épiclese la prière de la communauté, et les fidèles doivent sceller, pourrait-on dire, l'épiclese par un triple *Amen*.

Ceci pose alors un autre problème. Pendant la période constantinienne que j'évoquais tout à l'heure et qui s'achève maintenant, beaucoup de prières sont devenues des prières "secrètes" que l'on dit *mystikôs*, c'est-à-dire en secret. La tendance actuelle, partout où il y a un effort de renouveau, est de les prononcer de manière intelligible pour tous, et surtout lors de l'épiclese, bien entendu, sinon le peuple entend seulement les paroles de l'Institution et, dès lors, il exprime la même conception de la transformation eucharistique que nous reprochons quelquefois comme insuffisante à nos frères catholiques (encore que depuis Vatican II, dans les canons eucharistiques qui sont maintenant en usage dans l'Eglise catholique le rôle de l'Esprit Saint a été clairement établi). Peut-on priver le peuple de l'essentiel du canon eucharistique ?

Au contraire, si l'épiclese est entendue par tous, si elle est priée par tous, si tous disent *Amen*, alors elle permet de situer dans une paroisse le sacerdoce d'ordre, – le

sacerdoce du prêtre – et le sacerdoce royal – le sacerdoce universel des fidèles. Tous sont liturges au niveau de l'imploration, tous doivent implorer cette venue de l'Esprit Saint mais le rôle du sacerdoce d'ordre est d'attester la fidélité de Dieu. Quand nous prions l'épiclese nous n'attendons pas, nous savons que Dieu est fidèle et que Dieu vient. Ainsi, le sacerdoce royal des fidèles est un sacerdoce d'imploration, le sacerdoce d'ordre est un sacerdoce d'attestation.

Développer le sens théologique des fidèles

Puisque tous les fidèles sont baptisés et oints de l'Esprit il est important de développer le sens théologique des fidèles, sans prendre le mot théologique dans un sens technique. Il ne s'agit pas d'une théologie d'école, mais d'une théologie ressentie, d'une théologie profondément vécue, justement à travers la prière. Si possible, quand la situation le permet, il est bien qu'il y ait un groupe d'éveil théologique et de connaissance de l'Ecriture, il ne faut d'ailleurs jamais remplacer l'Ecriture par les Pères, car les Pères sont nourris de l'Ecriture, mais l'Ecriture est fondatrice. Toute paroisse comporte, bien entendu, un noyau dur et ce noyau dur peut s'occuper de cela, comme il peut s'occuper d'une bibliothèque, d'avoir un comptoir de vente de livres. Il est important aussi de pouvoir disposer d'un calendrier liturgique et de pouvoir le donner aux fidèles, ce qui permet à ceux qui le souhaitent une lecture à peu près continue du Nouveau Testament et de beaucoup de textes de l'Ancien Testament, par exemple pendant le carême pré-pascal.

Enfin il faut souligner, toujours dans la perspective de la présence de l'Esprit Saint, l'extrême importance de la prédication. Je crois que la prédication est un charisme sacerdotal. Il est très bien de faire parler les laïcs à d'autres moments, on peut demander à un laïc de parler dans un office mais dans la célébration liturgique eucharistique à proprement parler c'est au prêtre qu'il appartient de commenter l'Evangile du jour. L'habitude s'est prise dans certaines églises de prêcher à la fin de la célébration, c'est dommage. En Roumanie, par exemple, la communion eucharistique est pratiquement remplacée par une très longue prédication qui peut durer facilement trois quarts d'heure, voire une heure si le prêtre a un charisme d'éloquence. Il faut prêcher normalement après la lecture de l'Evangile et il faut savoir "serrer" le texte de l'Evangile, le situer dans son contexte culturel qui n'est plus le nôtre, pour dégager sa portée éternelle ainsi que sa portée actuelle.

Le Christ, modèle d'unité dans la diversité

Dans le corps du Christ nous participons à la vie trinitaire. C'est le dogme du quatrième concile œcuménique (Chalcédoine, 453), dogme fondamental constituant le christianisme dans le dialogue interreligieux, qui affirme l'union sans confusion et sans séparation en Christ du divin et de l'humain, et qui précise que le Christ est totalement consubstantiel à son Père et à l'Esprit Saint dans sa divinité, mais totalement consubstantiel à nous dans son humanité. Le mode d'être de la divinité, cette consubstantialité, cette unité totale dans la diversité totale, est précisément ce que nous recevons dans le Christ car l'homme est à l'image de Dieu. En Christ, pourrait-on dire, il y a un seul homme, tous sont membres les uns des autres.

A ce sujet, par exemple, quelqu'un se moquait de saint Grégoire de Nysse, en lui disant : "Comment pouvez-vous parler de trois personnes dans l'unique Divinité ? Et dans l'humanité alors, qu'en est-il ? ". Et Grégoire répondait que, dans l'humanité, il faut dire aussi qu'il y a un seul homme qui est le Christ, le Christ total, qui englobe toute l'humanité

et que chacun est appelé à devenir une personne unique. Le Christ assume tous les hommes, il est à la fois cette immensité dans laquelle nous sommes membres les uns des autres et, en même temps, il est cet ami qui accueille chacun, qui aime chacun, et, comme disait le patriarche Athénagoras, qui préfère chacun.

De même, à la Pentecôte tous sont ensemble – donc unité –, mais les flammes se divisent – donc diversité –, ouvrant la liberté personnelle, la profondeur, l'intériorité personnelle de chacun. Dieu, le Dieu chrétien, est communion, pourrait-on dire, amour, si vous voulez, source de toute communion, source de cet amour. La paroisse comme communion, enracinée dans l'eucharistie. Cette communion est donnée mais en même temps elle est à réaliser. C'est en effet ainsi dans le christianisme, chaque fois que l'on emploie l'indicatif on emploie aussi l'impératif : "Deviens ce que tu es". Nous sommes tous par l'eucharistie un seul être, une seule vie, un seul corps. Encore faut-il le savoir, l'apprendre progressivement, en prendre peu à peu conscience.

Apprendre à se supporter et à pardonner

Ici, le rôle du prêtre qui doit intervenir comme un homme de pacification, un homme de charité et un homme d'unité. Certaines personnes sont souvent elles aussi appelées dans une paroisse à un véritable ministère d'accueil. Ce sont souvent des femmes, il suffit qu'il y ait une femme de grand cœur, de grande bonté pour accueillir toute personne qui arrive afin qu'elle ne se sente pas isolée dans la paroisse.

Il est important dans une paroisse de pouvoir se parler, de pouvoir s'écouter. Pour les chrétiens, il est absolument fondamental de parvenir à s'affronter d'une manière virile en cas de désaccord et à se pardonner. La solution n'est pas de s'affronter méchamment, ou de se tourner le dos en disant : moi, je suis avec celui-ci et lui est avec l'autre. Dans les épîtres de saint Paul tout ceci est parfaitement indiqué. Il faut pouvoir se dire ce qu'on a à dire et, en même temps, pouvoir se pardonner. Pardonner jusqu'à soixante-dix fois sept fois, a dit Jésus, en reprenant d'ailleurs ce qui dans la Genèse est une parole de malédiction, en l'inversant justement en des paroles de bénédiction. Il faut briser ces cycles sans fin de l'offense, de la rancune, de l'agressivité, de l'offense inverse. On n'en sort pas, et ainsi une paroisse peut se décomposer.

Le métropolite Jean de Pergame, un de nos plus grands théologiens à l'heure actuelle, dit que l'hymne à la charité dans la première épître de saint Paul aux Corinthiens devrait être la charte de la vie ecclésiale. En voici quelques lignes : "L'amour, ou la charité (le mot amour est en français un mot à géométrie variable, mais le mot charité est un mot qui s'est dévalorisé), l'amour est patient, serviable, il n'est pas envieux, l'amour ne fanfaronne pas, ne se gonfle pas, il ne fait rien d'inconvenant, il ne cherche pas son intérêt, il ne s'exaspère pas, il ne tient pas compte du mal, il ne se réjouit pas de l'injustice, il se réjouit de la vérité, il supporte tout, croit tout, espère tout, endure tout".

Là encore, ce qui est au présent est pour nous une sorte d'impératif. Il est très important qu'on fasse cet apprentissage. Avant même de parler de l'amour, saint Paul dit : "Supportez-vous les uns les autres". Il faut apprendre à se supporter, apprendre à se respecter, apprendre la discrétion, refuser la médisance. Dans les textes des premiers moines on trouve cette idée que le plus grand des péchés c'est la médisance et que, en particulier en carême, il faut s'entraîner à s'abstenir de la médisance. En carême il faut s'abstenir de manger de la viande, soit, mais s'abstenir aussi d'être anthropophage ; et la médisance est une forme d'anthropophagie plus ou moins sublimée : on ne peut pas

manger l'autre, mais enfin, si on peut le déchirer à belles dents, on le fait. Le respect dans la discrétion est extrêmement important.

La fête, la beauté

Il est bien de pouvoir prolonger la communion liturgique, par exemple, par des agapes ou par des pèlerinages ou par des fêtes. J'étais au mois de juin dernier à Athènes et on m'a amené dans une église, l'église Sainte-Anne. Elle était comble, avec un peuple qui participait d'une manière très vibrante à la célébration. Tout le monde chantait et presque tout le monde a communié. Après la fin de la célébration nous sommes sortis sur une petite place à côté de l'église, avec des platanes, et là se sont immédiatement organisées des danses. Il y avait quelques instruments de musique et de belles vieilles danses populaires ont été dansées. Je me souviens même du prêtre et aussi d'un moine qui dansaient magnifiquement.

La fête, la beauté, contribue à la paix, contribue à l'affection mutuelle, d'où bien entendu l'importance du chœur qui est à la fois concrète et symbolique. Il est très important que la chorale s'entraîne, cela développe des liens d'amitié, des querelles peut-être aussi, mais surtout des liens d'amitié. Le chœur devrait aussi amener, à certains moments en tous cas, tout le monde à chanter. L'idéal est bien entendu que tout le monde chante. Je suis en effet triste dans certaines de nos célébrations parce que pour beaucoup de fidèles c'est un spectacle. Les gens sont là, se taisent, alors que si un certain nombre de choses étaient reprises par tout le monde, la prière aurait une importance, une puissance tellement plus grande ! C'est ce que je ressentais d'ailleurs dans cette paroisse à Athènes.

Peut-être aussi est-il bien, si c'est possible, qu'il y ait à proximité, dans la paroisse, un atelier d'icônes. C'est aussi un apprentissage de paix parce que l'icône est un art du silence, de même que la musique d'église est une musique du silence.

En conclusion, l'idéal serait qu'une communauté ne soit ni trop vaste ni trop petite, ni trop vaste parce qu'alors on se contente de distribuer les sacrements et c'est l'anonymat, ni trop petite parce qu'elle devient alors partisane, fusionnelle, un peu sectaire et parfois, quand la division s'y inscrit, décomposée. De même, il est bien que le prêtre ne soit ni un fonctionnaire du sacré ni un gourou, mais un témoin, un témoin aidé souvent par sa femme, la femme du prêtre a un rôle très grand à jouer dans cet accueil dont je parlais tout à l'heure. Le prêtre, lui, doit être un témoin, un exemple, un pacificateur de l'existence, un homme de bonté et de paix.

L'évêque, lien de continuité de l'Eglise à travers le temps et l'espace

Les paroisses n'ont de sens qu'autour de l'évêque et de son témoignage apostolique. C'est par l'évêque que se fait la continuité apostolique de l'annonce de la Bonne Nouvelle, du *kerygme* ("annonce"), et du sacrement. L'évêque, c'est l'*episcopos*. Dans le Nouveau Testament, on trouve des mots prosaïques pour désigner cette fonction : *episcopos*, le "surveillant", *proestôs*, le "président", *presbyteros*, l'"ancien" (on en a fait "prêtre") ; ce sont des mots tout à fait ordinaires qui n'ont été sacralisés que tardivement, à la fin du 2e siècle, au 3e siècle, où on a repris le vocabulaire sacerdotal de l'Ancien Testament ; parce qu'il y avait cette idée tout à fait évidente qu'il n'y a qu'un seul prêtre qui est le Christ et que le ministère de l'*episcopos*, le ministère du prêtre, le ministère du diacre, sont des participations à ce ministère unique.

Aujourd'hui, c'est par l'entremise du prêtre que la paroisse est étroitement liée à l'évêque et par là au noyau de continuité de l'Eglise à travers le temps et l'espace : à travers le temps, c'est la tradition apostolique ; à travers l'espace, c'est l'unité conciliaire de tous les évêques et, à travers eux, de toutes les Eglises locales.

A cet égard, le mot Eglise locale a deux sens : un sens propre, le sens originel – l'Eglise locale est l'Eglise dans un lieu donné, autour de l'évêque ; et puis aujourd'hui un sens dérivé, l'Eglise locale est l'Eglise qui peut élire librement son primat, celui-ci entrant alors en communion avec les autres primats et d'abord avec le premier évêque qui, pour nous orthodoxes, est l'évêque de Constantinople.

C'est l'évêque dans la communauté primitive qui rassemble la communauté. Dans l'Eglise ancienne, toute la communauté était rassemblée autour de l'évêque et de ses prêtres qui formaient un corps qu'on appelait le *presbyterium*, dans une perspective qui était une sorte d'annonce du jugement dernier, comme l'a montré le métropolite de Pergame Jean (Zizioulas), à l'image du Christ et de ses apôtres appelés à juger les douze tribus d'Israël. Puis, l'Eglise s'est étoffée et développée, il a fallu alors créer des paroisses, car on ne pouvait pas rassembler tout le monde autour de l'évêque. On a donc fait éclater le *presbyterium* en envoyant un prêtre dans chacune de ces paroisses mais en préservant l'unité. Par exemple à Rome très longtemps l'évêque consacrait le pain et envoyait un petit fragment du pain dans chacune des paroisses : c'est une pratique qui s'est perdue mais qui était extrêmement significative.

On aurait pu "épiscopaliser" les paroisses. Puisque l'Eglise se réunit autour de l'évêque mais que concrètement la communauté locale se réunit autour du prêtre, pourquoi alors ne pas dire que le prêtre est un évêque ? Il y a eu une tentative dans ce sens en Afrique du Nord, qui a abouti à un extraordinaire morcellement ; ce n'était pas une bonne chose. En Orient, ont été créés à une époque les chorévêques, les évêques des villages, les évêques des bourgs, mais cela n'a pas été satisfaisant non plus. Finalement, il faut le reconnaître, les structures conservées sont celles de l'empire romain qui était en effet une fédération de cités, la cité étant une ville importante avec toute une contrée autour. Ces structures ont été transposées : l'évêque, dans la ville, et des paroisses, soit dans la ville même soit dans le pays tout autour.

L'avantage a été d'éviter un trop grand morcellement de l'Eglise et de pouvoir adapter un diocèse, comme nous disons en Occident, une éparchie, comme on dit en Orient, à une population composite, en usant de langues différentes, sans tomber dans le nationalisme. L'inconvénient a été, quand les diocèses sont trop grands (il y a des pays où ils ne sont pas trop grands, en Grèce par exemple, ou dans le patriarcat d'Antioche mais ce n'est pas le cas en Roumanie, et en Russie les diocèses sont immenses !), le risque est que l'évêque devienne un administrateur beaucoup plus qu'un liturge et que la vérité de l'ecclésiologie eucharistique ne soit plus perçue que dans le cadre paroissial.

Eglise universelle et catholicité

Il importe donc de réfléchir pour découper les diocèses et leur donner une taille telle que l'évêque puisse visiter régulièrement les paroisses (ce que font les évêques en France, plus ou moins), et qu'une assemblée clérico-laïque puisse se faire entre gens qui se connaissent quelque peu. Se pose aussi à l'Eglise, et à toutes les Eglises, le problème des mégapoles – une ville d'aujourd'hui est aussi grande qu'un pays pendant le premier millénaire. Dans ce pays il y avait beaucoup d'évêques, alors doit-il n'y avoir qu'un seul

évêque dans une ville ? Ce sont des problèmes. En tout cas, par l'évêque la paroisse échappe à son isolement.

La conciliarité, la synodalité des évêques cimenter l'universalité de l'Eglise, qui s'organise autour de centres d'accord, autour de centres de communion, les métropoles, qui regroupent plusieurs diocèses. Il y a aussi les patriarcats, qui ont longtemps constitué des aires de civilisation ou de culture, par exemple, Rome pour le monde latin, Constantinople pour le monde grec, Antioche pour le monde sémitique, Alexandrie pour le monde africain, et le petit patriarcat de Jérusalem par respect pour l'Eglise qui est la mère de toutes les Eglises. Ainsi, on parlait de la primauté au pluriel, dans l'Eglise orthodoxe. Enfin, la primauté universelle est, pour nous orthodoxes, celle du patriarche œcuménique qui veille à l'unité et à l'universalité de l'Église.

D'autre part l'Eglise est catholique, au sens profond du terme. Nous le confessons à chaque liturgie. Cela signifie pour nous, habituellement, qu'elle est universelle. Elle n'était pas catholique au sens d'universel quand les premiers chrétiens se réunissaient au cénacle. Mais elle était catholique au sens de *kath'olon*, c'est-à-dire selon la plénitude de la vérité. Ainsi l'Eglise est catholique dans la mesure où, justement, elle est à l'image du Dieu qui est amour, qui est unité et trinité. Cette catholicité de l'Eglise s'oppose à ce qu'un concile, réuni en 1872, à Constantinople (le dernier concile orthodoxe), a dénoncé et condamné sous le nom de phylétisme (*phylè*, "l'ethnie", "la nation").

Eglise et nation

L'Eglise orthodoxe a connu toute une évolution, nous aimons à le souligner, mais nous ne pouvons pas vivre dans l'archéologie. A l'époque byzantine, il y a eu une sorte de symbiose entre l'Empire et l'Eglise, la dualité étant maintenue, sans doute, par l'importance du monachisme qui défendait l'indépendance de l'Eglise. Après la disparition de l'Empire et de l'empereur, le lien a été transposé au bénéfice des nations (marquées du reste, du rêve impérial, d'où ce phénomène de messianisme national).

Ce lien étroit de l'Eglise et de la nation est une bonne chose, en tout cas originellement. L'Eglise bénit ainsi une culture et une langue, mais encore faut-il qu'elle soit à la fois dans la nation et hors de la nation, dans la pleine conscience de sa catholicité. Peu à peu, avec le nationalisme moderne, surtout depuis le 19^e siècle, l'Eglise a été considérée comme une dimension de la culture nationale (naissance de l'hellénisme, naissance de la russité) et presque aussi comme une dimension de l'Etat.

Si bien que, pour toutes sortes de raisons, aujourd'hui nous constatons dans le monde orthodoxe une exaspération des nationalismes religieux et par la même l'émergence d'une espèce de conscience où la catholicité de l'Eglise est remplacée par une conception ethnique de l'Eglise. Les Eglises orthodoxes ont acquis la possibilité d'une existence libre depuis l'écroulement du communisme, du moins du communisme européen, mais elles ont beaucoup de difficulté à vivre cette liberté et elle gardent la nostalgie de l'Eglise d'Etat.

Cela a été sensible dans le drame bosniaque, non pas de la part du patriarche de l'Eglise serbe, mais de la part des hommes de guerre qui souvent n'étaient pas baptisés, mais qui se considéraient comme les défenseurs de l'orthodoxie contre le complot des autres. Il y a aussi cette nouvelle législation religieuse qui vient d'être votée en Russie. L'orthodoxie risque de se transformer ou d'être transformée en une idéologie.

“Ils ne vivent pas selon la chair”

Depuis plusieurs décennies, le patriarcat de Constantinople a fait de grands efforts pour rassembler l'orthodoxie. Athénagoras Ier a réuni des conférences panorthodoxes. Cette action a été poursuivie par son successeur Dimitrios Ier et actuellement par Bartholomée Ier qui a réuni des synaxes des primats de l'Eglise orthodoxe. A chaque occasion, s'est produit ce qu'on a appelé le miracle de l'unité, car les Eglises orthodoxes, même si elles sont concrètement séparées les unes des autres, gardent l'unité de la foi et l'unité du sacrement.

Elles vivent aussi très souvent dans la dénonciation des autres et la peur de la modernité. Dès lors, sous l'emprise de la peur de la modernité, on refusera les changements qui s'imposent, on refusera les réformes liturgiques qui s'imposent, puis on aura l'impression que les jeunes, les intellectuels quittent l'Eglise et on s'adressera alors à l'Etat pour qu'il protège l'Eglise. Voilà le jeu actuel de la fatalité.

Parallèlement, il y a une perte du sens de la tension vers le Royaume, tension qu'exprime si bien l'Epître aux Hébreux. En effet, le mot *paroikia* (qui a donné “paroisse”) est la résidence des *paroikoi*, c'est-à-dire des étrangers domiciliés qui séjournent, mais ne s'installent pas, comme le montre très bien un beau texte de la fin du 2^e siècle rédigé à Alexandrie, dont nous ne connaissons pas l'auteur et qui s'appelle l'Epître à Diognète, dont je cite quelques extraits : “[les chrétiens] résident chacun dans sa propre patrie mais comme des étrangers domiciliés, ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens et supportent toutes les charges comme des étrangers. Toute terre étrangère leur est une patrie et toute patrie une terre étrangère, [...] ils sont dans la chair et ne vivent pas selon la chair. Ils passent leur vie sur terre mais sont citoyens du Ciel”.

Rendre la Tradition à nouveau créatrice

Le but de la diaspora n'est pas de construire des Eglises locales dans une perspective phylétiste. A cet égard, c'est une des erreurs de l'Eglise catholique orthodoxe de France (ECOF) qui transpose la conception phylétiste en affirmant qu'il faut une Eglise orthodoxe de France à laquelle les Orientaux qui sont chez nous seront tout de même des étrangers, des “métèques”. En dehors de Paris, où subsistent des noyaux ethniques ou se voulant tels, il y a souvent, surtout en province, par nécessité, une prise de conscience de la catholicité de l'Eglise et les paroisses, qu'elles le veuillent ou non, deviennent multi-nationales.

Nous ne pouvons pas encore appliquer la prescription des conciles œcuméniques qui prévoit un seul évêque dans une seule ville, un seul évêque dans la même ville. A Paris, il y en a huit, si je ne me trompe. A New York, il y en a dix-sept, c'est pire ! Mais il s'est formé en France un Comité interépiscopal qui est devenu récemment, à la suite de la recommandation et des réflexions d'une commission qui prépare le concile panorthodoxe, une Assemblée des évêques orthodoxes de France, présidée par le représentant du patriarcat œcuménique. Cette assemblée s'est dotée de commissions spécialisées...

Il faut enfin souligner le rôle humble et quelquefois utile de la Fraternité orthodoxe qui a favorisé la formation de réseaux et de paroisses, simplement orthodoxes. La Fraternité de l'Ouest, notamment, a contribué à cet effort en organisant régulièrement des week-end liturgiques là où il n'y avait pas de paroisses. Et dans le Sud-Ouest, ces Journées orthodoxes de Bordeaux ne sont pas les toutes premières non plus...

Il me semble que le rôle de la diaspora est triple. D'abord, exprimer concrètement, ici ou là, la catholicité de l'Église. Ensuite, assumer la modernité en la dépassant de l'intérieur, enfin, proposer et mettre en œuvre des réformes. Nous vivons dans des pays où la modernité est née du terroir psychologique, historique, spirituel local, alors qu'elle s'introduit brutalement dans les vieux pays orthodoxes qui ont du mal à la comprendre. Au cours d'une conférence que je faisais à Athènes au mois de juin dernier, j'ai pu me rendre compte de la difficulté qu'il y avait, par exemple, à traduire les termes de laïc, et de laïcité, alors que pour nous en France la laïcité de l'Etat, la séparation des Eglises et de l'Etat est une chose acquise... Cela ne veut pas dire que nous devons purement et simplement accepter les limitations et les fatalités de la modernité, mais nous allons tenter de les dépasser de l'intérieur, car sinon les orthodoxes risqueront d'élaborer soit des ghettos, soit des fascismes, s'ils sont suffisamment nombreux.

Le troisième rôle de la diaspora est de concourir aux petites réformes nécessaires dans le domaine de la pensée et dans le domaine de la liturgie, non pas contre la Tradition, mais pour que la Tradition soit de nouveau créatrice. Ne parle-t-on pas de l'Esprit de nouveauté ? Il faut donc que la Tradition soit la fille de cet Esprit de nouveauté dans le corps du Christ. Cette mission paraît écrasante car, dans bien des consciences, subsistent la peur et une toute autre conception de l'Église. Mais c'est extraordinairement stimulant.

Rien ne rend plus responsable que la prière

Il faut ouvrir la paroisse et l'intérioriser. La paroisse doit d'abord s'inscrire dans la société contemporaine. Il ne peut pas y avoir, comme l'a très bien dit le père André Borrély, de "célébration introvertie" (SOP 219.28). Nous ne pouvons pas abandonner l'histoire, abandonner la culture, abandonner la société. Gardons à l'esprit toujours cette même formule de l'Évangile de saint Jean : "non pas du monde, mais dans le monde". Nous sommes tendus vers l'ultime, l'ultime nous visite, pourrait-on dire, à chaque célébration eucharistique. L'eschatologie est précisément cette tension vers l'*eschaton*, vers ce qui est ultime, elle doit être créatrice. La paroisse ne doit pas être un ghetto ritualiste et il faut avoir conscience que l'on célèbre pour l'humanité tout entière et pour le cosmos tout entier. L'Église, la paroisse est comme la pointe émergée de l'iceberg. Le Christ récapitule toute l'histoire et tout l'univers.

En tant que chrétiens nous ne devons avoir peur de rien ni de personne. Nous devons savoir déceler et aimer tout ce qui est bon et beau partout dans toutes les cultures, dans toutes les religions même, car toute cette lumière que nous pouvons pressentir ne sera pas abolie par le retour du Christ, mais prodigieusement approfondie. Il faut inscrire cela autant que possible dans la prière.

Un de mes amis Libanais m'a dit combien il trouvait étrange que, pendant la guerre civile dans ce pays, on célébrait la liturgie sans dire un seul mot sur la guerre, alors qu'on entendait les obus tomber à quelques centaines de mètres. Il faut probablement inscrire l'actualité, le présent de nos vies et du monde dans lequel nous vivons dans la prière d'intercession de ce que nous appelons les litanies diaconales.

Il faut comprendre, en effet, que rien ne rend plus responsable que la prière. Si nous prions, nous devenons responsables. Ce n'est pas une évasion, c'est une responsabilité. Rien n'engage davantage au partage que le partage eucharistique. Au risque de ressasser, mais saint Jean Chrysostome évoquait l'unité du sacrement de l'autel et de ce qu'il appelait le sacrement du frère, le sacrement du pauvre. Saint Syméon le Nouveau

Théologien appelle l'homme qui s'approfondit, qui se spiritualise, le pauvre qui aime les pauvres.

La dimension sacramentelle du social

Je voudrais rappeler ici le sens originel de la Grande Entrée, pendant la liturgie eucharistique. Les paroissiens apportaient en procession ce qu'ils avaient acheté ou produit de plus beau pendant la semaine et ils présentaient cela en offrande à l'évêque (cela se faisait autour de l'évêque). Le diacre, dont la vocation est précisément d'assumer la dimension sociale de la sacralité épiscopale, prélevait alors le pain et le vin nécessaires pour la célébration, et mettait le reste de côté pour qu'il soit partagé entre les pauvres. De cette histoire de la Grande Entrée il ne subsiste aujourd'hui que la quête. C'est d'ailleurs pourquoi la quête, même si ça nous gêne, ne peut pas être escamotée pour être renvoyée à la fin de la liturgie, parce qu'elle a valeur liturgique là où elle est, elle nous rappelle le sens authentique de la Grande Entrée.

Dans le même ordre d'idées, je voudrais rappeler aussi le sens originel du diaconat. Le diaconat est justement la dimension sacramentelle du social. Il n'y a pas d'opposition entre le sacramentel et le social, parce que le social est une dimension du sacramentel. Dans le cadre de la paroisse il est donc utile d'organiser une aide concrète aux plus dépourvus quelle que soit leur appartenance ou leur non-appartenance religieuse. Peut-être, est-il bien aussi d'établir des liens avec des orthodoxes dans le besoin, et Dieu sait qu'ils le sont, soit dans les pays de l'Est, soit dans les pays en voie de développement, l'Afrique noire par exemple qui est horriblement ravagée actuellement. La paroisse doit s'inscrire dans la société contemporaine.

J'ajouterais, en second lieu, qu'une paroisse orthodoxe doit s'inscrire dans le monde chrétien. Toute action sociale comme celle que je viens d'évoquer ne peut pas ne pas s'inscrire, le plus souvent, dans un cadre œcuménique. Je pense à ce que réalisent, par exemple, deux prêtres orthodoxes qui travaillent aujourd'hui avec "Aide à toute détresse – Quart-monde". Ils se rendent compte de ce qui se passe avec les immigrés démunis qui affluent actuellement à Paris, notamment des enfants et des adolescents roumains qui se prostituent et qu'il importe d'aller trouver, d'essayer d'aider.

Dans une perspective plus large, si nous voulons que l'orthodoxie témoigne de l'amour du Christ, nous sommes obligés aujourd'hui de refuser, quels que soient nos griefs personnels qui peuvent être grands, de penser l'orthodoxie "contre". Si nous la pensons "contre", nous en faisons une idéologie. En particulier, il faut refuser d'opposer une orthodoxie de bibliothèque à un catholicisme de cuisine...

Notre présence ici, outre le service des diverses émigrations, doit être – j'emploierai le mot grec car il est riche de sens multiples – une *martyria*, c'est-à-dire un témoignage, un témoignage qui peut être douloureux, mais qui doit être en même temps un témoignage humble et honnête, modeste et sérieux. L'Eglise orthodoxe est une Eglise de grande mémoire, même si quelquefois j'ai l'impression qu'elle risque d'être étouffée par sa trop grande mémoire. On n'ose plus finalement penser, puisque les Pères ont tout dit. On n'ose plus peindre des icônes qui seraient un peu différentes, parce que tout a déjà été peint.

Ce n'est pas vrai. L'Eglise a toujours vécu dans une réelle diversité. Ne serait-ce, par exemple, que tous les changements liturgiques du premier millénaire. Nous risquons d'être étouffés par trop de mémoire. Pourtant, comme "Eglise de mémoire", nous constituons un témoignage providentiel pour les chrétiens des confessions occidentales qui risquent, eux,

de perdre la mémoire, nous sommes là pour la leur rappeler et, peut-être, eux sont-ils là pour nous rappeler que la Tradition doit être vivante et créatrice.

Face à l'angoisse du monde contemporain, retrouver la prière du cœur

D'autre part, il est fondamental de souligner la nécessité de la prière personnelle, il n'y a pas d'automatismes sacramentels, ce que l'on extériorise dans le service du frère on doit l'intérioriser par une certaine discipline de silence et de prière. Vous vous rappelez ce que dit Jésus dans ce grand texte qui est un peu la charte du monde chrétien, le 6e chapitre de l'Évangile selon saint Matthieu : "Pour toi, lorsque tu pries, entre dans ta chambre, ferme la porte et prie ton Père qui est présent dans le secret ; et ton Père qui voit dans le secret, te le rendra". Il est très important de fermer la porte de sa chambre, de fermer la porte de son cœur. C'est fondamental. Cela peut être pour une prière de Jésus, non technique – nous ne sommes pas des moines. Mais les rythmes du corps peuvent être des rythmes d'éveil, des rythmes d'attention, il y a une certaine qualité de l'attention qui est une forme humble de la prière, cette contemplation de la gloire de Dieu dans les êtres et dans les choses.

Il faut considérer aussi qu'il y a des tempéraments divers. Les uns sont plus conviviaux, – ce qui ne veut pas dire forcément plus ecclésiaux (ce qu'eux-mêmes auraient tendance à dire, mais ils se seraient probablement épanouis dans n'importe quelle mutuelle, n'importe quel syndicat) et qui ont le goût de la communication, de la circulation de la vie, et c'est très bien car c'est important. Il y en a d'autres qui ont davantage le goût de la solitude et du silence, cela dépend des personnes, des âges aussi. Peut-on concevoir dans une paroisse un groupe qui réfléchirait sur la définition d'une spiritualité pour notre temps, non pas seulement monastique – bien qu'un lien avec tel ou tel monastère soit fondamental –, mais une spiritualité qui serait aussi nuptiale et, comme disait Nicolas Berdiaev, une spiritualité de l'acte créateur dans tous les sens et dimensions possibles de l'acte créateur ?

Car il y a deux démarches opposées et complémentaires dans notre vie spirituelle. Par la liturgie c'est une démarche de l'extérieur vers l'intérieur, les sens sont purifiés par une certaine beauté, une certaine paix, une certaine lumière. Cette beauté qui crée toute communion, comme disait Denys l'Aréopagite, et depuis les sens, cette lumière peut parfois un peu gagner le cœur qui est le centre le plus profond de la personne, un centre d'intégration et d'ouverture. Dans le beau film de Bergman qui s'appelle "Le septième sceau", une scène présente ce jeune chevalier qui est un chercheur de vérité désespéré et qui, un soir d'extrême fatigue, sur une falaise qui domine la mer, est accueilli par des nomades. Une jeune femme lui donne à boire du lait dans une jatte, et il dit : "Est-il donc tellement impossible de connaître Dieu avec ses sens ?" On peut connaître Dieu avec ses sens justement à travers l'expérience liturgique.

Mais il y a l'autre démarche qui, elle, va de l'intérieur vers l'extérieur. Dans la première, on cherche d'abord par la prière l'éveil du cœur, puis, à partir du cœur la paix et la joie gagnent les sens et puis imprègnent un peu, peut-être, l'ambiance familiale, sociale et, peut-être aussi, cosmique. Sans oublier que la première démarche d'oraison dans la vieille tradition orthodoxe, c'est la *lectio divina*, c'est-à-dire une certaine façon de lire l'Écriture, non pas seulement de la chanter, non pas seulement de lire les psaumes dans l'assemblée liturgique, mais de lire personnellement l'Écriture, non pas comme son journal, mais justement à l'inverse, de manière lente et paisible. Et quand une phrase vous touche le cœur alors, à ce moment-là on s'arrête et on laisse cette émotion rayonner, comme

quand on jette une pierre dans l'eau il y a des ondes de plus en plus larges qui se produisent.

Quelques prêtres m'ont dit qu'ils observaient l'angoisse de beaucoup de nos contemporains, mais qu'ils observaient aussi quelquefois la guérison de l'angoisse par la prière personnelle, par la prière paroissiale, par les sacrements, par l'amitié, la paroisse à la fois saisie comme un lieu de célébration, d'amitié et de service comme une victoire sur ce que Paul Ricœur appelle le "désespoir du sens". Car sous tant de structures nécessaires qu'a l'Église, il y a seulement le Christ ressuscité qui, si nous le voulons de toute notre foi – "Va, ta foi t'a guéri" dit Jésus –, nous fait pressentir notre propre résurrection, nous fait pressentir une vie plus forte que la mort. Pour conclure, je citerai saint Syméon le Nouveau Théologien qui disait : "Je sais que je ne mourrai pas, car je sens la vie tout entière qui jaillit du dedans de moi". Si quelqu'un dans une paroisse, une fois, a ressenti cela, alors toutes les paroisses sont justifiées.

(Texte établi à partir d'un enregistrement et non revu par l'auteur. Le titre et les intertitres sont de la rédaction du SOP.)

Directeur de la publication : Michel EVDOKIMOV		Abonnement annuel	
Rédaction : Jean TCHEKAN, Irène BARBUT, Pierre PONCET		SOP mensuel	SOP + Suppléments
Réalisation : Serge TCHEKAN	France	200 F	400 F
Olga VICTOROFF	Autres pays	225 F	500 F
Commission paritaire : 56 935		c.c.p. : 21 016 76 L Paris	
ISSN 0338-2478	Tiré par nos soins	Tarifs PAR AVION sur demande	
